

FESTIVAL D'AUTOMNE 2023

septembre - décembre

DOSSIER DE PRESSE CARTE BLANCHE ALICE DIOP

Service de presse du Festival d'Automne

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com | +33 (0)6 62 87 65 32

Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com | +33 (0)6 29 79 46 14

Assistés de Solal Jarreau | 01 53 45 17 13

Le CENTQUATRE-PARIS

Jeanne Clavel

01 53 35 50 94 | j.clavel@104.fr

**CENT
QUATRE
#104PARIS**

SOMMAIRE - AGENDA

- 3 | *Reformuler*, Carte Blanche Alice Diop
- 4 | Entretien avec Alice Diop, par Maboula Soumahoro

VENDREDI 10 NOVEMBRE

- 6 | OUVERTURE - *Page Blanche* - 18H
LECTURE - *Le voyage de la Vénus noire* de Robin Coste Lewis - 19H30
PROJECTION - *Conspiracy* de Simone Leigh et Madeleine Hunt-Ehrlich
- 9 | CONCERT - Irreversible Entanglements - 21H30
- 10 | INSTALLATION - *Est-ce que je peux pleurer pour toi ?*

SAMEDI 11 NOVEMBRE

- 6 | LECTURE - *Le voyage de la Vénus noire* de Robin Coste Lewis - 18H
PROJECTION - *Conspiracy* de Simone Leigh et Madeleine Hunt-Ehrlich
- 11 | CONCERT - *La performance d'automne* de Maré Mananga - 20H
- 9 | CONCERT - Mélissa Laveaux - 22H30
- 10 | INSTALLATION - *Est-ce que je peux pleurer pour toi ?*

DIMANCHE 12 NOVEMBRE

- 7 | LECTURE - *Le voyage de la Vénus noire* de Robin Coste Lewis - 16H
PROJECTION - *Conspiracy* de Simone Leigh et Madeleine Hunt-Ehrlich
- 11 | CONVERSATION - Rencontre avec Casey et Lisette Lombé - 18H
- 12 | PERFORMANCE - *Rite de passage - Solo II*, Bintou Dembélé - 19H
- 10 | INSTALLATION - *Est-ce que je peux pleurer pour toi ?*

Le Festival d'Automne présente également au CENTQUATRE-PARIS du 10 au 12 novembre :

Alice Ripoll

ZONA FRANCA

ven. 10 et sam. 11 novembre à 21h

Alice Ripoll

aCORdo

dimanche 12 novembre à 15h et 18h

Fabien Gorgeart, Delphine De Vigan

Les Gratitudes

ven. 10 et sam. 11 novembre à 19h

Programme complet et réservations

sur festival-automne.com

Reformuler

Carte Blanche Alice Diop, à l'invitation du Festival d'Automne

LE CENTQUATRE-PARIS

Du ven. 10 au dim. 12 septembre

Une femme noire, nue, se scrute dans un miroir. Elle se découvre ? Se reconnaît ? Elle se rencontre ? Peut-être, enfin. Saisie par cette photographie de Zanele Muholi, Alice Diop pose des mots sur son propre cheminement intime et politique. Pour cette carte blanche, qui ouvre la seconde partie du Festival d'Automne, la cinéaste convie une assemblée de femmes avec lesquelles penser en commun, se définir, se Reformuler.

Bien que silencieuse, une image peut nous adresser la parole. Capturée par l'artiste sud-africaine Zanele Muholi, la photographie d'une femme noire, allongée nue sur un lit, tenant entre ses mains un miroir rond dans lequel elle se regarde avec une étrange intensité, a eu cet effet sur Alice Diop. Ce cliché, qui lui a été glissé par une amie chère, devient pour elle la symbolique d'une révolution souterraine. Il s'agit désormais « d'oser se mettre à nu, ne plus accepter d'être définie par l'autre, regarder à l'intérieur de soi ». Mais sonder depuis l'intérieur de soi quand on est une femme, quand on est une femme noire, c'est nécessairement « exhumer et questionner ce que la violence de l'Histoire a pu faire à l'intime » explique la cinéaste auréolée du Lion d'argent à la Mostra de Venise pour son long métrage *Saint Omer*. Dans cette carte blanche, Alice Diop convie les femmes qui accompagnent son chemin aussi personnel que politique. Cette assemblée de cinéastes, poétesses, écrivaines, danseuses, chanteuses ou chercheuses ouvre un espace pour penser en commun un monde où les voix des intéressées comptent ; pour choisir ses propres termes, s'autodéterminer, se *Reformuler*.

Le Festival d'Automne de Paris est producteur de cet événement et le présente en coréalisation avec le CENTQUATRE-PARIS Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès



Alice Diop © Aurélie Lamachère

Alice Diop

Alice Diop est née en 1979 à Aulnay-sous-Bois, dans une famille sénégalaise. Elle est l'auteure de plusieurs documentaires dans lesquels elle porte un regard neuf, tant sociologique que cinématographique, sur le quartier de son enfance, sur la diversité, sur l'immigration. Son cinéma s'intéresse à ceux que l'on ne voit pas, en vue de combattre les idées reçues. Elle a réalisé notamment : *La Tour du monde* (2005), *Clichy pour l'exemple* (2005), *Les Sénégalaises et la Sénégalaise* (2007), *La Mort de Danton* (2011), *La Permanence* (2016) - Prix de la compétition française au festival Cinéma du Réel en 2016 -, *Vers la tendresse* (2016) - César 2017 du Meilleur court métrage. Son dernier documentaire, *Nous*, a été primé à la Berlinale et est sorti en salle en 2022 en France. *Saint Omer*, sa première fiction, a été doublement primée à la Mostra de Venise 2022, grand prix du jury et prix du premier film.

ENTRETIEN

Où se situe cette carte blanche aujourd'hui, pour toi ?

Alice Diop : L'idée de cette carte blanche m'a été proposée il y a quelques mois par Francesca Corona, directrice artistique du Festival d'Automne. On s'était rencontrées autour d'un projet de pièce de théâtre que j'ai coécrite avec l'écrivain Sylvain Prudhomme et que le Festival devait coproduire. Cette pièce mettait en scène et en jeu les questions posées par notre lecture, d'un livre qui m'obsède depuis longtemps : *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris. Ce projet n'a finalement pas abouti. Francesca Corona m'a ensuite proposé de continuer cette réflexion, transformer les questions qui étaient en germe, puisque cette pièce s'inscrit aussi dans un projet plus vaste de travail autour de ce livre.

Certaines de ces questions m'habitent en permanence ; en tant que cinéaste, en tant que femme, en tant que femme noire française. Elles habitent mes névroses, mes traumatismes, mon passé, mon présent, mon futur. Il y a quelque chose de central, que je peine souvent à nommer précisément. Mes projets de films viennent souvent de questions qui m'agitent et qui peuvent rester longtemps informulées. J'emprunte très souvent des détours avant d'arriver à le faire. Ces détours peuvent prendre des années, mais c'est ma manière de travailler : forger des outils, des instruments qui vont me permettre de pointer très justement l'endroit où les choses doivent se manifester, se dire, doivent se formuler pour moi. Cette pièce avait cette fonction, cette carte blanche aujourd'hui prend le relais. Elle arrive aussi après une résidence de trois mois à la Villa Albertine de New York. Si je n'avais pas de projet précis, je savais que j'avais envie de travailler sur les liens et l'intimité des femmes noires, dans une sorte de conversation diasporique que j'avais à cœur de créer. Me confronter ainsi aux récits d'autres femmes noires, à leurs expériences intimes. Je me suis rendu compte à quel point nous sommes les héritières d'une violence ; qui perdure dans nos corps, dans notre rapport au désir, à la sexualité, à l'amour, à la maternité. En quelque sorte, dans *Saint Omer*, c'est de ça dont il était question, bien que je ne le formule pas ainsi. C'est le poids de cet héritage colonial, ce qu'il fabrique dans la réalité de nos vies. Quand le Festival d'Automne me propose cette carte blanche, je n'y vois pas une opportunité de produire une œuvre artistique. Je souhaite plutôt saisir ce moment pour performer ces recherches actuelles. Cette pensée vivante irriguera mes prochains travaux, notamment mon prochain film. C'est le moyen de mettre en scène mes recherches et d'offrir la puissance intellectuelle, créative, artistique de ces femmes à un public qui les connaît peu... la sculptrice Simone Leigh, la poétesse étatsunienne Robin Coste Lewis, l'écrivaine anglaise Bernardine Evaristo. Quand je lis son roman *Fille, femme, autre*, elle me parle de moi. Elle me parle aussi d'une absence de nous dans le récit, dans les lettres françaises aujourd'hui. Heureusement les choses tendent à changer en France aussi. C'est une assemblée de femmes que je vais convoquer ici, qui parlent à partir de leur singularité, de leur subjectivité. S'il y a quelque chose de nous qui se formule à travers nos œuvres respectives ; il y a aussi un universel qui peut accueillir et qui s'adresse à tout le monde.

Qu'est-ce que *L'Afrique fantôme* de Leiris déclenche en toi ? Quelles sont ces questionnements et obsessions dont tu parles ?

L'Afrique fantôme est une œuvre avec laquelle j'entretiens un lien très personnel et intime. C'est un livre d'une grande puissance qui m'a profondément marquée et dérangée. J'ai étudié l'histoire africaine et l'histoire coloniale. C'est un livre

sacré pour les anthropologues, les écrivains, celles et ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art, à l'histoire de l'art africain. La première fois que je l'ai lu, j'ai ressenti un grand malaise. Je n'avais ni les mots ni l'espace de bienveillance pour tenter de formuler ce qui était ambigu et dérangeant pour moi dans ce texte. J'ai compris mon obsession et mon désir d'en faire quelque chose, au moment où ce livre a rencontré une histoire très personnelle. Un secret enfoui a été élucidé grâce à la lecture de ce texte.

Les questions que je me pose en tant que femme noire quadragénaire deviennent de plus en plus précises, alors qu'elles étaient très floues il y a dix ans. J'arrive à un stade de maturité intellectuelle me permettant de me poser ces questions très clairement, frontalement. Que faire de l'héritage de violence, de la manière dont on a été façonné par l'autre ? Par le regard blanc en général, puis plus particulièrement par celui de l'homme blanc.

Comment s'émanciper, résister, redéfinir, reformuler ? Comment prendre acte de cet héritage de violence ? La source pour moi est notre histoire coloniale, bien que l'on puisse remonter plus haut. J'ai l'impression que dans ma généalogie intime, je suis l'héritière d'un regard qui a façonné le corps de ma mère et qu'elle m'a transmis. Cette chose continue d'agir au présent, continue de définir mes relations amoureuses, continue de définir ma manière de me penser comme femme. J'ai l'impression qu'au-delà de ma propre histoire, c'est une chose si partagée par nombre de femmes noires que ces questions en deviennent politiques.

À quoi correspond cette maturité intellectuelle ? Est-ce seulement lié au temps qui passe et à l'expérience ?

Pour la cinéaste que je suis, cette maturité repose sur ma nécessité et mon pouvoir de formuler à travers mon langage, ces choses qui étaient inaudibles, invisibles en France. J'ai dû aller chercher à l'étranger, notamment aux États-Unis, des textes, des récits qui les mettaient en scène. Les questions que je me pose aujourd'hui avec une clarté accrue sont les mêmes qu'il y a 20 ans. Mais à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de place, peu d'espace artistique pour penser ou dire ce que c'était que d'être une femme noire grandissant en France à la fin du XX^e siècle.

Donc je suis allée chercher chez Maya Angelou, James Baldwin, Toni Morrison. J'ai commencé par la littérature avant d'aller vers des essais plus théoriques. La littérature m'a permis de formuler cette expérience que je vivais. Puis je l'ai ensuite entraperçue chez Marie NDiaye, de manière non frontale, et c'est aussi ce qui me plaisait. Elle pose des enjeux, des questions qui étaient les miens mais en inventant une langue, un style pour les dire, qui échappent à la frontalité d'un discours. Chez elle l'identité raciale de ses personnages est à la fois centrale et jamais posée comme telle.

Y a-t-il eu depuis, en France ou chez des artistes francophones, une production d'outils permettant d'éviter le détour par les États-Unis ?

Je pense qu'on y arrive. Aujourd'hui une gamine de 20 ans peut lire *Le Triangle* et *l'Hexagone* de Maboula Soumahoro alors que nous, nous avions *Tant que je serai noire* de Maya Angelou. Elle est là la différence. Je suis nourrie par les travaux de mes sœurs, par le travail de femmes qui pensent ces questions-là dans leurs disciplines, à leurs endroits.

Je pense à toi, Maboula Soumahoro, je pense à Rokhaya Diallo, Seynabou Sonko, Diaty Diallo, Lisette Lombé, Keyimis, mais



Conspiracy © Simone Leigh and Madeleine Hunt-Ehrlich

aussi à la chorégraphe et performeuse Bintou Dembélé ou à la chanteuse Mélissa Laveaux ; parce qu'elles prennent en charge ce récit-là. Elles usent de leur subjectivité, de leur singularité pour dire quelque chose de l'expérience noire en France aujourd'hui. Et c'est inédit. Je pense que cette maturité vient du fait que l'on n'a plus à regarder vers les Etats-Unis, parce qu'on devient actrices d'un récit. Nous n'avions pas jusque-là les moyens artistiques, intellectuels et financiers de pouvoir écrire notre place.

Je commence à écrire, à formuler dans mes propres outils de cinéaste, quelque chose que je n'avais pas vu avant. C'est comme si on était des pionnières d'une manière de dire l'expérience noire en France. Je ne dis pas que ça n'existait pas, mais je ne l'avais malheureusement pas rencontré – le cinéma de Sarah Maldoror par exemple, ou d'Euzhan Palcy.

Comment envisages-tu ta carte blanche ?

Cette carte blanche est en réalité une page blanche. C'est un discours, une intuition qui se construit, se précise. Nous allons produire une pensée qui va advenir dans le processus même de mettre en relation toutes ces femmes, de s'écouter et d'observer les liens qu'il y a... C'est un autoportrait partagé, intime, pluriel, et dangereux.

On va se tourner vers l'héritage du corps noir, vers la conscience de la violence, dont on hérite et tenter de voir comment la transcender, comment la modifier, la sublimer, la métaboliser. Comment retourner la violence du stigmaté pour en faire quelque chose qu'on s'approprie avec grâce, avec dignité, avec noblesse, avec raffinement. J'espère que c'est ce qui va se passer pendant ces trois jours.

Tu parles de partage depuis le début de notre échange. Il y a aussi beaucoup de générosité de ta part.

C'est l'occasion aussi de s'élever, de s'agrandir par l'écoute, la présence, par l'attention au travail de toutes ces femmes. Tout le monde est invité sur ces trois jours, les Blancs comme les Noirs, les hommes comme les femmes... Nous devrions en sortir grandis, complétés, déplacés, élucidés... par la puissance universelle de leurs travaux respectifs. Bien que chacune soit ancrée dans une réalité très particulière. Cette carte blanche est une expérimentation, une étape. Collective. Je n'en ai pas encore les réponses. J'attends que l'on soit déplacé intimement et collectivement.

Pourquoi le collectif est-il si important pour toi ?

Je me nourris énormément du travail des autres. Il n'y aurait pas eu *Saint Omer* sans vous. On s'accompagne dans un chemin personnel qui nous lie par ces questions communes. Mes films s'appuient sur des essais, sur la littérature, le slam, le cinéma. D'où pourrait venir mon prochain film ? Il naît de toutes ces femmes, de toutes ces œuvres. Il tiendra compte des sculptures de Simone Leigh, j'en suis persuadée. Il sera influencé par la poésie de Robin Coste Lewis, que nous allons mettre en voix avec Kayije Kagame. Il vient d'un morceau du dernier album de Lisette Lombé, *Brûler danser*. Il vient du spectacle *G.R.O.O.V.E.* de Bintou Dembélé. Parce qu'elle formule dans son corps, par la danse, des choses que je n'arrive pas à dire. Ce chemin parcouru ensemble est réparateur. Toutes ces femmes me soignent. Leur présence précise ma pensée. C'est un mouvement de pensée. Je veux qu'on danse. Qu'il y ait aussi de la joie. Je pense que le plaisir et la joie sont des formes de résistance... à là où on était censée être, à là où on aurait pu rester.

Ta musique du moment ?

Les derniers morceaux écoutés ? Kamasi Washington, *Claire de Lune*. Bob Marley, *Waiting in vain*. *Les miettes du sexe* de Lisette Lombé.

Tes lectures ?

Sur ma table de chevet, il y a *Triste Tigre* de Neige Sinno. Renversant ! Je viens de lire *Eunice* de Lisette Lombé. Je termine *À perte de mère* de Saidiya Hartman. Ce texte est fondamental je pense, pour appréhender, comprendre et prolonger cette carte blanche. Je suis d'ailleurs presque triste de le découvrir si tard. Et je me demande à qui profite la non-translation des œuvres qui nous auraient permis, si on les avait rencontrées plus tôt, d'aller plus vite. D'être plus dangereuses.

Et le corps dans tout ça ?

J'en prends soin. J'en prends soin avec les médecins de la tête, j'en prends soin avec les médecins du corps, avec les médecines de l'âme : la littérature, la poésie, le théâtre... Je lie le corps à l'âme !

Propos recueillis par Maboula Soumahoro

Page Blanche

VENDREDI 10 NOVEMBRE - 18H

OUVERTURE | Gratuit sur réservation - Durée : 1h

La Carte Blanche Alice Diop s'ouvre avec un chœur de femmes, réunies pour faire entendre une parole intime de femmes noires, d'hier et d'aujourd'hui. Un chœur de voix chuchotées, murmurées. À travers cette discussion introductive et la lecture des textes choisis et partagés par Alice Diop, figurent tous les thèmes et questionnements qui seront abordés durant ces trois jours.

« Cette sélection de textes - poèmes, romans, essais - irrigue et nourrit mon travail actuellement, qui se porte sur l'histoire, le poids de l'héritage... comment avons-nous été façonnées par le trauma colonial. Nombre de ces questions ont été abordées par les chœurs de la négritude mais quand ceux-ci parlaient de "leurs frères noirs", intuitivement je leur répondais dans ma tête "Et vos sœurs dans tout ça ?" » Alice Diop

Lecture d'extraits d'une sélection de textes par **Seynabou Sonko, Guslagie Malanda, Kiyémis, Alice Diop.**

La lecture sera suivie d'une conversation entre **Alice Diop** et **Miriam Bridenne.**

Le voyage de la Vénus noire

de Robin Coste Lewis
mis en espace par Alice Diop
avec Kayije Kagame

Le voyage de la Vénus noire est une lecture de Kayije Kagame mise en espace par Alice Diop, de l'épilogue du recueil de poésies *Voyage of the Sable Venus and Other Poems* de Robin Coste Lewis.

Une femme sillonne la nuit, en rêve, les musées du monde. Elle part à la recherche des corps fragmentés de toutes ces femmes noires qui peuplent la marge des tableaux depuis la Renaissance. Elle les invite à partir avec elle dans un voyage à travers le temps, sur un vaisseau qui a pour capitaine la Vénus noire. Ce court texte en prose offre non seulement une relecture radicale de l'histoire de l'art, mais illumine tout le projet de Robin Coste Lewis, prix Pulitzer pour *Voyage of the Sable Venus* et poétesse parmi les plus importantes de la scène américaine. En découvrant ce texte, Alice Diop y a reconnu ses propres questions, transfigurées dans cette vaste épopée poétique et politique.

VENDREDI 10 NOVEMBRE - 19H30

SAMEDI 11 NOVEMBRE - 18H

DIMANCHE 12 NOVEMBRE - 16H

--

LECTURE | PROJECTION

Gratuit sur réservation

Durée totale : 1h30

Miriam Bridenne

Miriam Bridenne est directrice adjointe de la librairie Albertine à New York et une professionnelle du livre, avec une expérience significative dans l'édition et la vente sur les marchés français et américain. Débutant sa carrière en promouvant la littérature étrangère en France, elle a ensuite axé son travail sur l'expansion de l'intérêt pour la littérature française aux États-Unis. Passionnée par la promotion des échanges intellectuels entre cultures, elle recherche constamment de nouvelles approches pour élargir l'audience de ces dialogues et reste ouverte aux nouveaux défis et opportunités.

Conspiracy

de Simone Leigh et Madeleine Hunt-Ehrlich

Conspiracy est un film collaboratif des artistes Simone Leigh et Madeleine Hunt-Ehrlich, qui célèbre les multiples facettes de l'identité des femmes noires. Il mêle la sculpture et la réalisation cinématographique pour créer une œuvre hypnotique.

Le film est une réinterprétation de *Hands of Inge* de 1962, un documentaire sur l'artiste Ruth Inge Hardison, et rend hommage à son héritage artistique et à son défi des normes blanches dans le monde de l'art. Cette collaboration est le fruit d'une amitié créative de dix ans entre Simone Leigh et Madeleine Hunt-Ehrlich, partageant une conversation continue avec d'autres femmes noires influentes dans le domaine culturel.

réalisé par **Simone Leigh** et **Madeleine Hunt-Ehrlich**
avec Simone Leigh, Kimari Hazward, Lorraine O'Grady, Edward Sales, Jin Sik, Sarah Wang, Anastasia Warren
film en noir et blanc, U.S.A., 2022, 25 minutes

Robin Coste Lewis

Robin Coste Lewis, est une autrice née en Californie, dont le travail a été publié dans diverses revues et anthologies. Elle détient une maîtrise en beaux-arts de l'université de New York et un master d'études théologiques en sanskrit et en littérature religieuse comparée à la Harvard Divinity School. Elle a reçu de nombreuses distinctions et enseigné dans diverses institutions. Elle est lauréate en 2015 du National Book Award for Poetry avec *Voyage of the Sable Venus*.

Kayije Kagame

Kayije Kagame se forme comme comédienne à l'ENSATT Lyon et creuse plusieurs sillons dans son parcours, allant de l'art scénique aux arts visuels en passant par le cinéma. Elle met en scène le diptyque SANS GRACE / AVEC GRACE (2019-20) coécrit avec Grace Seri et INTÉRIEUR VIE / INTÉRIEUR NUIT (2022-23). Côté cinéma, elle est élue European Shooting Star pour la Suisse lors de la Berlinale 2023 et figure parmi les Révélations aux Césars 2023 pour son rôle dans Saint Omer réalisé par Alice Diop. Récemment, le court-métrage NIGHT SHIFT qu'elle co-réalise avec Hugo Radi a remporté le Léopard d'Argent du meilleur court-métrage national au Festival de Locarno et le Prix du meilleur film à Concorso Film Festival.

Madeleine Hunt-Ehrlich

Madeleine Hunt-Ehrlich est une cinéaste et une artiste qui réalise des films sur les mondes intérieurs des femmes noires. Son travail a été projeté dans le monde entier, notamment à la Berlinale 2023, à la Biennale de Venise 2022, au musée Guggenheim, à la Tate Modern et au Whitney Museum of Art. Ses films ont reçu le prix spécial du jury pour le meilleur film expérimental au Blackstar Film Festival et au New Orleans Film Festival. Elle figure sur la liste des « 25 nouveaux visages du cinéma indépendant » publiée en 2020 par Filmmaker Magazine et a reçu le prix Creative Capitol 2022, le prix Rema Hort Mann 2019 et le prix Princess Grace 2014.

Simone Leigh

Simone Leigh, née en 1967 et basée à New York, est une artiste américaine polyvalente travaillant la sculpture, la performance, la vidéo et les installations. Son travail s'articule autour de la célébration de l'histoire et de la subjectivité des femmes noires, remettant en question les stéréotypes et confrontant le spectateur à leur représentation et à leur autorité. Ses sculptures en céramique et en bronze, ainsi que son engagement institutionnel, explorent la condition contemporaine des femmes noires et dénoncent le racisme systémique et la déshumanisation. Influencée par des penseuses comme Hortense Spillers et Saidiya Hartman, elle redonne une place centrale aux expériences et à la subjectivité noire.



Kayije Kagame © Olivier Voguelsing

Irreversible Entanglements

VENDREDI 10 NOVEMBRE - 21H30

CONCERT | Gratuit sur réservation - Durée : 1h

Le collectif de jazz étasunien composé notamment de Moor Mother, fait étape à Paris lors de la Carte Blanche Alice Diop, à l'occasion de leur tournée européenne *Protect Your Light*.

Irreversible Entanglements est un collectif de *free jazz* composé de membres basés à Philadelphie, New York et Washington DC, qui sont la poétesse et MC Camae Ayewa (alias Moor Mother), le saxophoniste Keir Neuringer, le trompettiste Aquiles Navarro, le bassiste Luke Steward et le batteur Tcheser Holmes. Ils ont sorti leur premier album éponyme en 2017 et ont parcouru le monde, collaborant avec des artistes renommés. Leur dernier album, *Protect Your Light*, est sorti en juillet 2023 sous le label Impulse!.

Moor Mother

Camae Ayewa, connue sous le nom de Moor Mother, est une compositrice, vocaliste, poète, et éducatrice à l'université de Californie du Sud. Après son premier album *Fetish Bones* en 2016, elle a collaboré avec des groupes de *free jazz* tels qu'Irreversible Entanglements – avec qui elle performe pendant cette carte blanche – et Art Ensemble of Chicago, et enregistré avec Billy Woods, Mental Jewelry et YATTA. Son deuxième album *Jazz Codes* (2023) explore le jazz, le blues, et le hip-hop, s'éloignant de son bruitiste pour une musicalité plus mélodique. Camae Ayewa est une défenseure du Black Quantum Futurism, utilisant l'art, la musique et la performance pour revisiter la réalité sous une perspective noire.



Irreversible Entanglements © Piper Ferguson



Mélissa Laveaux © Adeline Rapon

Mélissa Laveaux

SAMEDI 11 NOVEMBRE - 22H30

CONCERT | Gratuit sur réservation - Durée : 1h30

Dans ce concert imaginé spécialement pour la Carte Blanche Alice Diop, Mélissa Laveaux propose une constellation de ses textes poétiques et compositions musicales.

Mélissa Laveaux est une artiste d'origine canadienne, aux horizons musicaux variés. Après son premier album *Camphor & Copper* en 2008, elle s'installe à Paris et sort *Dying Is A Wild Night* en 2013. En 2018, son album *Radyo Siwèl* met en lumière le pouvoir de la musique en tant qu'instrument de résistance politique. Après une tournée en 2019, elle explore la dimension thérapeutique de la musique en réinventant la berceuse avec *Mama Forgot Her Name Was Miracle*. Ce quatrième album studio rend hommage à des héroïnes oubliées de l'histoire et exprime la force de la créativité et de la beauté.

Est-ce que je peux pleurer pour toi ?

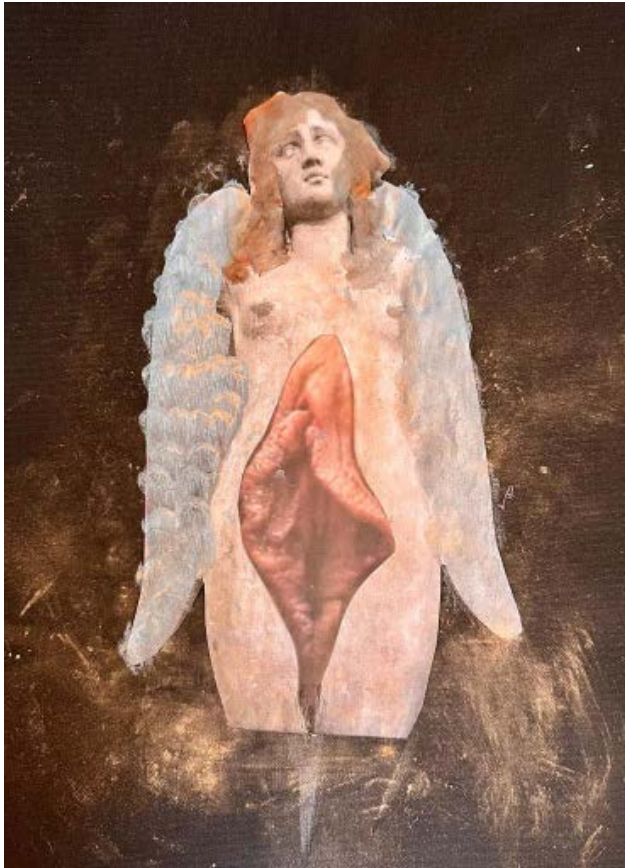
de Verena Paravel, Alice Diop, Hélène Frappat et Penda Diouf

VENDREDI 10 NOVEMBRE - 14H>21H30

SAMEDI 11 NOVEMBRE - 14H>22H30

DIMANCHE 12 NOVEMBRE - 14H>19H

INSTALLATION | Entrée libre



Collage    Verena Paravel

Est-ce que je peux pleurer pour toi ? est une installation visuelle et sonore menée par l'écrivaine Hélène Frappat, à partir de photos retrouvées de Verena Paravel, avec la voix d'Alice Diop.

Est-ce que je peux pleurer pour toi ?, demande le Chœur de la tragédie grecque à l'héroïne sacrifiée sur l'autel de la raison masculine d'  tat. Est-ce que je peux pleurer pour toi ?, demande le témoin à son frère humain endeuil  . Est-ce que je peux pleurer pour toi ?, demande Marilyn aux spectateurs de son dernier rôle, interrompu par sa mort, au début de mon roman *Trois femmes disparaissent*. Tels le Chœur, le témoin, et l'  cil de l'écrivain qui doit se rendre invisible pour tout voir, j'ai écoulé les récits en miroir d'Alice Diop et de Verena Paravel.    partir d'un carton rempli de photos, reçues en héritage par Verena, j'ai crée une chambre d'échos pour que résonnent les correspondances entre un legs colonial maudit et la marque qu'il a imprimée sur le corps et le sexe des femmes noires ; un espace où il devient possible de figurer le sang invisible, de formuler les récits fantômes et les larmes muettes.

Hélène Frappat

Hélène Frappat

Diplômée de philosophie, Hélène Frappat est écrivaine, traductrice et critique de cinéma. Elle est autrice de neuf romans, trois aux   ditions Allia *Sous réserve* (2004), *L'Agent de liaison* (2007), *Par effraction* (2009, Prix Wepler, Mention Spéciale) et six aux   ditions Actes Sud, *Inverno* (2011), *Lady Hunt* (2013), *N'oublie pas de respirer* (2014), *Le Dernier fleuve* (2019), *Le mont Fuji n'existe pas* (2021) et *Trois femmes disparaissent* (2023). Elle est également autrice d'essais sur le cinéma, aux   ditions des Cahiers du Cinéma, mais aussi de nombreux documentaires et plusieurs fictions sur France Culture. Son dernier livre, un essai philosophique, *Le gaslighting ou l'art de faire taire les femmes* est paru en octobre 2023 à L'Observatoire.

V  r  na Paravel

Anthropologue, cinéaste, monteuse, productrice et artiste, V  r  na Paravel conjugue dans son travail une recherche ethnographique autour de l'appréhension de la vie et des questionnements politiques et écologiques. Depuis 2006, V  r  na Paravel travaille avec Lucien Castaing-Taylor au Sensory Ethnography Lab de l'Université d'Harvard. Ils réalisent ensemble plusieurs films, notamment *Leviathan* (2012), *Ah Humanity* (2015, avec Ernst Karel), *Caniba* (2017), et *De Humani Corporis Fabrica* (2023). Ces   uvres ont été présentées dans plusieurs festivals parmi lesquels ceux de Berlin, Toronto, Venise et Cannes. V  r  na Paravel est professeur invitée à l'Université Harvard et membre de la faculté d'enseignement supérieur de l'  cole des Arts Politiques de Sciences Po Paris. En 2023-24, elle est artiste invitée au Fresnoy - Studio national des arts contemporains.

Penda Diouf

Penda Diouf écrit pour le spectacle vivant, (théâtre, opéra, musique et danse). Ses pièces sont traduites en allemand, anglais, arménien, tchèque, finnois. Elle a reçu différents prix pour ses pièces en France et en Allemagne et a bénéficié de résidences au Royal Court    Londres, à l'IF de Tunis ou au Théâtre national de Strasbourg. Penda Diouf est associée aux CDN de Vire, Valence, au TAP, au CDN de Poitiers ainsi qu'à la Scène nationale d'Evry. Elle est aussi co-fondatrice du label Jeunes textes en liberté.



Maré Mananga © Teresa Suarez

La performance d'automne de Maré Mananga

SAMEDI 11 NOVEMBRE - 20H00
CHORALE | Entrée libre - Durée : 1h

Maré Mananga est une chorale afroféministe composée de personnes amatrices et de professionnelles de la musique aux origines et histoires riches et variées. Elle est née en mars 2020 autour de l'envie de sonoriser des présences marginalisées en prenant l'espace, en visibilisant leurs histoires plurielles, leurs luttes et leurs identités. À travers leurs voix et rythmes musicaux, il y a la volonté de transmettre joie, amour et force pour leurs luttes, mais aussi du partage, de l'intime, de la sécurité et de la beauté. Maré Mananga interprète des chants issus des cultures et des histoires Noires de tous les continents.

Rencontre avec Casey et Lisette Lombé

DIMANCHE 12 NOVEMBRE - 18H
CONVERSATION | Gratuit sur réservation - Durée : 1h

La carte Blanche Alice Diop fait naître des instants rares, comme la rencontre autour du *spoken word* entre Casey, rappeuse connue pour son flow ciselé et ses textes emplis d'incandescence, et Lisette Lombé slammeuse aux multiples pratiques poétiques, scéniques, plastiques, pédagogiques et militantes. Cette rencontre est imaginée par Alice Diop comme l'occasion donnée à ces deux artistes de partager leurs pratiques et les sujets qui les unissent.

« Pas d'épanouissement individuel sans émancipation collective. Pas de scènes sans partage, pas de littérature sans slam, pas d'artistique sans éducation populaire, pas de culturel sans social, pas de démocratie sans paroles citoyennes, pas de poésie sans engagement, pas de vie sans poésie. » Lisette Lombé

« Ma méthode pour me mettre à écrire, c'est qu'il faut que ce soit un jeu. S'il n'y a pas une espèce de rubik's cube, des mots qui s'emboîtent, qui se désemboîtent, je ne sais pas trop faire. C'est jouer même presque plus avec des mots, mais avec des teintes ou des couleurs. A partir de ce moment-là, il y a des sens qui se créent qui m'échappent complètement et qui se trouvent être des super accidents. » Casey

Rite de passage - Solo II

de Bintou Dembélé

DIMANCHE 12 NOVEMBRE - 19H00

Gratuit sur réservation - Durée : 1h

Conception, chorégraphie, Bintou Dembélé
Danseur, Michel « Meech » Onomo
Création musicale, Charles Amblard
Création lumière, Emmanuel Gary
Régie lumière, Johann Chauveau
Mixage son, Vincent Hoppe
Costumes Annie Melza
Administration, production, diffusion,
in'8 circle - maison de production / Anne Rossignol,
Dominique Pranlong-Mars, Salomé Klein, Tiphaine Ausias

À quoi ressemblerait une danse « marronne » ? Si le marronnage a historiquement qualifié la fuite des esclaves africains loin des maîtres qui les maintenaient en captivité, le terme en est venu à désigner, en art, la conquête d'un espace de liberté face aux contraintes imposées par un système.

Bintou Dembélé, qui s'est nourrie du hip-hop avant de développer une esthétique transdisciplinaire propre, poursuit sa recherche sur cette idée par le biais de ce nouveau solo, pensé pour le danseur Michel « Meech » Onomo. *Rite de passage - Solo II* met en avant la mémoire d'un corps, traversé par des questions comme le temps et la mort.

« Ce sont deux mondes chaotiques qui se confient
L'un demande à être initié, l'autre se sent vulnérable
Alors le silence s'invite, arrive la respiration
Une adresse et le mouvement apparaît
La musique percussive convoque le sacré
Séries de tremblements, ralentis, jaillissements
Jalonnent la prise d'espace
Le blaze Meech laissera place au récit de la lignée Onomo
Faire peau neuve, s'autoriser à
Lâcher prise dans la célébration
Le rite de passage se dessine pas à pas,
Invite au partage d'une expérience du déplacement
Des gestes d'antan qui s'entrecroisent
Avec le cri du corps d'aujourd'hui
L'ombre et la lumière déploient finement
Un entre-deux monde
Du vivant et de la mort,
Du visible et de l'invisible,
De l'arrêt et de la libération »



Rite de passage - Solo II © Christophe Raynaud de Lage

Bintou Dembélé

Pionnière du hip hop en France, Bintou Dembélé a débuté sa carrière de danseuse en 1985, comme interprète pour plusieurs compagnies importantes de hip hop. En 2002, elle a créé sa propre structure, Rualité. En 2019, elle est appelée par le plasticien metteur en scène Clément Cogitore pour chorégraphier *Les Indes galantes*, à l'occasion des 350 ans de l'Opéra de Paris. En 2021, elle est invitée à la Villa Médicis à Rome et à la Villa Albertine à Chicago. En 2022, elle reçoit le prix Chorégraphie de la SACD.